

JEAN-LUC BARRÉ
FRANÇOIS
MAURIAC,
BIOGRAPHIE
INTIME
Pluriel, 734 pp., 15 €.



«François Mauriac est l'inventeur d'une certaine forme de secret : celui dont on fait état tout en s'interdisant de le révéler. Exercice singulier qui consiste non à se faire sur ce que l'on cache ou croit impossible à dévoiler, mais à l'évoquer tout au contraire, à le souligner jusqu'à transformer cette part d'indiscrétion en un mystère à ciel ouvert.»

JEAN LORRAIN
SOUVENIRS D'UN
BUVEUR D'ÉTHÉR
Edition présentée
et annotée par Antoine
de Baecque, Mercure
de France «le Temps
retrouvé», 368 pp., 7,50 €.



«Dans un brusque déploiement d'ailes un être accroupi dans l'ombre se redressait tout à coup et reculait en ouvrant démesurément un hideux bec à goitre, un bec membraneux de chimérique cormoran ; à mon tour, je reculais. Quelle était cette bête ? A quelle race appartenait-elle ?»



Eimear McBride, à chez elle, à Norwich. PHOTO PHILIPP EBELING

et porter un jugement sur elle», explique McBride. Si la dimension autobiographique n'est pas le propos, il y a beaucoup d'elle dans cette perception du monde, «cette folle ruée au milieu de laquelle je circule en essayant de comprendre ce qu'il faut laisser passer, ce qu'il faut retenir, ce qu'il faut savoir ranger et où».

Quand on l'a rencontrée, elle venait d'achever son deuxième roman quatre jours

auparavant. On imaginait une fille un peu dark, c'est une femme sympathique et pleine d'humour. Vous comptez la lire ? «Oh, je suis désolée, j'espère que vous tiendrez le coup !»

EIMEAR MCBRIDE UNE FILLE EST UNE CHOSE À DEMI Traduit de l'anglais (Irlande) par Georgina Tacou. Buchet Chastel, 264 pp., 20 €.

Asile prolifique Nellie Bly, pionnière du journalisme en folle immersion

Par **DOMINIQUE KALIFA**

Il y eut longtemps peu de femmes au panthéon du journalisme, mais Nellie Bly y occupa assez tôt une place de choix. De son vrai nom Elizabeth Cochrane, cette Américaine accéda à la célébrité à 23 ans, grâce au reportage «*undercover*» qu'elle réalisa pour le *New York World* de Joseph Pulitzer. Le genre préexistait (l'Anglais James Greenwood l'avait inauguré en 1866 en passant «Une nuit dans un asile de pauvres»), mais Nellie Bly lui donna ses lettres de noblesse.

En septembre 1887, Pulitzer lui suggéra de s'immerger incognito dans l'asile de fous de Blackwell's Island. Cette île, située dans l'East River à quelques encablures de Manhattan, était un effroyable espace de relégation où s'entassaient un pénitencier, massive et lugubre bâtisse de 500 cellules, un asile de pauvres (qui hébergeait aussi des paralytiques, des aveugles, des syphilitiques et des prostituées), un hospice d'indigents et un asile de fous.

Nellie accepte la mission sans hésiter. Elle devient donc Nellie Brown, une jeune amnésique qui tient des propos incohérents et débarque un soir dans une pension de la Deuxième Avenue. Là, son comportement aberrant attire vite l'attention de la propriétaire, qui la signale à la police. Il ne faut pas longtemps pour qu'un juge pourtant bienveillant la confie à des médecins, qui prescrivent l'internement.

Une fois sur place, Nellie décide d'abandonner son rôle et de se comporter normalement, mais aux yeux des médecins et des infirmières, elle n'est désormais qu'une «*pauvre folle*». Elle fait alors l'expérience, avec les 45 autres femmes retenues dans le hall n°6, des terribles conditions qui sont celles de l'asile : le froid, la nourriture infecte, les privations, les bains dans une eau sale et glacée, les dortoirs où résonnent la nuit les cris, les sanglots. A deux exceptions près, les médecins sont incompetents ou indifférents. Les infirmières sont toutes d'une grande brutalité : moqueries, coups, sévices constituent le lot quotidien.

Bien des compagnes d'infortune, dont Nelly dresse un portrait touchant, ne sont pas plus folles qu'elle, mais beaucoup le deviennent. Le pire est la retraite n°4, où vivent les «*encordées*». Attachées

par des ceintures et des lanières de cuir, parfois en camisole, ces femmes sont considérées comme démentes ou dangereuses. «*C'était des regards vides, des visages hébétés et des bouches d'où s'échappaient d'absurdes litanies.*» On les prive de tout, et on multiplie les injections de morphine et de chloral pour qu'elles se tiennent tranquille, pour qu'elles demeurent ces «*patientes aux lèvres scellées, condamnées au silence pour l'éternité*». Car s'il est facile d'entrer à Blackwell's Island, il est impossible de quitter cette «*souricière à taille humaine*».

Nellie Bly, elle, parvint à en sortir grâce à l'intervention de son journal. Le reportage, qui parut peu après, fit sensation et suscita une enquête du Grand Jury. Une visite d'inspection s'en suivit, mais «*l'institution s'était mise sur son trente-et-un, on ne pouvait rien lui reprocher* : les lits et les bassines avaient été changés, la cuisine améliorée et les condisciples de Nelly déplacées. L'enquête permit néanmoins d'attirer le regard sur l'existence, en plein cœur de New York, de ce terrible espace d'exclusion (l'île ne fut désaffectée qu'en 1935, et transformée en quartier résidentiel).

Écrit dans un style sobre, sans indignation feinte ni grandes envolées, mais en s'attachant aux petites choses et au destin personnel des «*créatures de l'île*», le reportage de Nellie Bly est un texte fondateur, un classique du *role reporting* dans lequel la jeune femme se spécialisa dès lors (on trouve dans ce volume deux autres reportages, l'un sur les agences de placement – «*dans la peau d'une domestique*», l'autre sur les fabriques de boîtes en carton). Il est aussi aux sources du *muckraking*, ce journalisme des «*raconteurs de fange*» que Jacob Riis, Upton Sinclair ou Albert Londres illustrent dans les années qui suivent. Pas plus que les autres reportages de Nellie Bly, *Dix jours dans un asile* n'avait été traduit en français. Il faut donc saluer à sa juste valeur l'initiative des Editions du sous-sol, qui nous le donnent à lire aujourd'hui. ◆

NELLIE BLY
DIX JOURS DANS UN ASILE
Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Hélène Cohen. Editions du sous-sol,
128 pp., 14 €.